

pressait dans les bateaux. Cette gaieté, ce mouvement l'enhardirent. Pourtant, ce ne fut pas sans trembler un peu qu'elle prit place auprès de son mari dans l'une des embarcations.

Bientôt, chargé d'une vingtaine de promeneurs, le bateau sortait du chenal, halé à la corde jusqu'au môle, et prenait le large. Ce fut une promenade charmante pendant une demi-heure. A peine si l'on se sentait voguer. Mais comme la barque virait pour revenir, tout-à-coup une nuée monta, envahit le ciel, et un vent d'orage s'éleva.

La mer commença à moutonner, puis grossit. Les vagues maintenant s'enflaient, se dérobaient, soulevant la barque ou se creusant sous elle pour la laisser retomber. En même temps, les éclairs fendaient le ciel noir et le tonnerre grondait.

Afolée, Mme Dorval s'était serrée contre son mari, qui essayait vainement de la rassurer.

Cependant, on approchait du chenal.

Soudain, sous un formidable coup de foudre, une vague furieuse fait pencher l'embarcation de l'arrière à l'avant, et la pauvre femme, terrifiée, se renverse et tombe à la mer, laissant aux doigts crispés de son mari un lambeau de son vêtement.

M. Dorval se dresse, éperdu !

Le patron va se porter au secours de sa voyageuse, mais un homme l'a déjà devancé.—un homme qui de la jetée a vu l'accident et s'est élancé dans les flots.

En quelques brassées, il est près de la noyée, qu'il saisit, qu'il ramène au bateau, où dix bras se tendent pour la prendre.

Elle est sauvée !...

Quant au sauveteur, il regagne la plage et disparaît au milieu de la foule accourue. Cela avait été si rapide que la vieille dame n'avait même pas perdu connaissance, et c'est avec un sourire qu'elle rassura son mari :

—Ce ne sera rien, mon ami !

Alors, M. Dorval, encore pâle d'émotion, s'adressa au patron du bateau :

—Cet homme, vous le connaissez ?

—Qui ne le connaît ?... Il est d'ici, et c'est un pêcheur comme moi... Quant aux sauvetages, il n'en est plus à les compter.

—Quel est son nom ?... où demeure-t-il ?

—Vous n'avez qu'à demander Gilbert Perron ; tout le monde vous indiquera sa demeure.

—Gilbert Perron ! répéta M. Dorval, en qui ce nom éveillait un souvenir ; lui, ce serait lui !

III

Une heure plus tard, quand, rentrée à l'hôtel et ayant changé de vêtements, Mme Dorval prenait un repos qui devait achever de la remettre, M. Dorval, renseigné par l'hôtelier, sortait pour frapper bientôt à la porte du pêcheur Gilbert Perron, dans l'une des rues montantes du Tréport.

Ce fut une femme d'une trentaine d'années, portant un tout jeune enfant sur ses bras, qui le reçut.

Bien rustique, ce logis où il entra, mais tout y était propre et rangé ; on y devinait la ménagère attentive et laborieuse.

Deux bambins, fille et garçon, l'un de trois, l'autre de cinq ans, étaient accourus vers lui, et le regardaient curieusement.

—C'est ici qu'habite M. Gilbert Perron ? demanda le visiteur.

—Mais oui, mon bon monsieur.

—Vous êtes sa femme, sans doute, et ce sont là ses enfants ?

—Comme vous le dites, monsieur.

—Je voudrais lui parler.

—Ah ! dame ! c'est qu'il n'est point là !

—Tardera-t-il à rentrer ?

—Ça, je ne sais point. Il est à promener les gens de Paris dans son bateau. Vous comprenez, le dimanche, on gagne comme ça quelques sous.

—Vous ignorez qu'il y a une heure il a sauvé une pauvre femme tombée à la mer ?

—Pien sûr, puisque je ne l'ai point revu depuis midi ; mais, tout de même, ça ne m'étonne point.